

Zofia Rosińska

Psychotisation de la culture

Dans mon rapport, je voudrais développer deux thèses :

1/ dans la culture européenne, la psychotisation de la culture existe depuis les temps les plus anciens, soit la Grèce antique et les temps bibliques,

2/ une forme plus ancienne de psychotisation assurait la protection du système axiologique, soit la protection des valeurs,

3/ une forme contemporaine de psychotisation sert l'avarice et le pouvoir, élimine la personne de la « société humaine », comme l'aurait dit Platon, ou bien du « discours démocratique rationnel », comme l'aurait dit Habermas, par l'ostracisme et la désobjectivisation.

La forme contemporaine de psychotisation est la conséquence d'un autre processus observé dans la culture et consiste en la vulgarisation de la pharmacothérapie tout aussi bien des états psychotiques qu'en sa mise en place pour moduler l'ambiance. Afin de justifier le recours aux médicaments, des états considérés avant comme normaux sont étiquetés comme des états intéressant la psychiatrie.

Le titre de mon rapport pâtit de précision. Je n'ai pas l'intention de proposer une description exhaustive d'un phénomène qui est déjà bien connu, mais d'essayer de caractériser une tendance qui se manifeste dans la culture, n'est encore ni bien caractérisée, ni pleinement conscientisée, bien qu'il existe déjà beaucoup d'énonciations confirmant sa présence.¹

La psychotisation de la culture peut s'entendre de plusieurs manières :

1/ la psychotisation de la culture est une présence active, rayonnante de la psychiatrie dans la culture ainsi que son impact sur la culture ;

¹ Conf. B. de Barbaro, *Medykalizacja i psychiatryzacja życia codziennego (Médicalisation et psychiatrisation de la vie quotidienne)*. Texte dactylographié, ayant pour base le rapport prononcé au XXIII^e Symposium de la Société de santé psychique polono-allemande à Bielfeld-Bethel, 2012, publié dans l'organe de cette Société, *Dialog*, n° 20, pp. 33-54, ainsi que la biographie y contenue.

2/ c'est l'utilisation de la langue de la psychiatrie pour décrire, caractériser des phénomènes culturels ;

3/ c'est le changement de la langue courante, façonnée au cours de l'histoire d'une culture donnée et servant à la communication interhumaine, en une langue psychiatrique ;

4/ c'est la transformation des expériences existentielles, normales pour une culture donnée, en des états perçus comme pathologiques ;

5/ c'est l'utilisation de la langue psychiatrique comme une langue ironique, persifleuse, dans des situations existentielles inacceptées.

Les définitions ci-dessus peuvent suggérer que la psychotisation de la culture apparaît avec l'avènement de la psychiatrie et de la langue psychiatrique.

Citées ci-dessus, les définitions de la psychotisation recèlent une question sur la genèse de la langue psychiatrique. Comment est façonnée la langue de la psychiatrie ? (Cette question concerne néanmoins les langues d'autres disciplines autonomes, séparées dans l'histoire de la langue de la philosophie) Cependant, il ne faut pas oublier que, même si la langue courante ne façonne pas tout à fait celle psychiatrique, n'empêche qu'elle en est la base. Nous devons donc nous poser la question de savoir, si – avant l'apparition de la psychiatrie – dans la langue, dans la culture, il existait des mots, des catégories qui définissaient, classifiaient, distinguaient psychiquement les malades, les autres. Il n'y a pas de doute que les mots : « fureur », « délire », « folie » existaient dans la langue courante, philosophique, pré-psychiatrique et avaient un caractère évaluatif. Le livre de Jacek Sieradzan, intitulé „Szaleństwo w religiach świata”², propose nombre d'informations détaillées à ce sujet.

Les tensions inhérentes au concept de la fureur, nous les héritons déjà de l'Antiquité. Dans « Phèdre » (265), nous pouvons lire qu'il y a deux types de délire : « Nous avons distingué deux espèces de délires : l'un causé par des maladies humaines, l'autre par une inspiration des dieux qui nous fait sortir de ce qui semble l'état régulier »³. Le délire provenant d'une source divine est à son tour subdivisé en des espèces plus détaillées encore. Platon cite une utilisation intéressante du délire dans Protagoras. Est fou

² J. Sieradzan, *Szaleństwo w religiach świata: Szamanizm, religia starogrecka, judaizm, chrześcijaństwo, hinduizm, buddyzm, islam*, Cracovie, Inter-esse-Wydawnictwo Wanda, 2005.

³ Platon, « Phèdre », 265, P.-J. Rey, Paris, Libraire-Editeur, 1849.

celui qui médite de lui-même : « Mais pour ce qui est de la justice et des autres vertus civiles, alors même que l'on sait qu'un homme est injuste, s'il lui échappait de dire la vérité contre lui-même en présence de plusieurs personnes, l'aveu de la vérité qui pourrait passer dans le cas précédent pour sagesse, passerait ici pour délire : et l'on tient qu'il faut que tous se disent justes, qu'il le soient ou non, sous peine d'être insensé, si l'on ne se donne pour tel : parce que c'est une nécessité que tout homme, quel qu'il soit, participe de quelque manière à la justice, ou qu'il ne soit point compté parmi les hommes » (323 B). Ce ne sont pas là des propos cyniques. Platon considère que la justesse d'un homme politique est tellement importante qu'il lui interdit de dire de lui publiquement qu'il est injuste. Il scierait ainsi la branche sur laquelle il est assis. C'est la distinction entre celui qui rejette la justesse comme quelque chose d'important, et cet autre qui, tout en reconnaissant son importance, pèche contre elle à cause de sa propre faiblesse. C'est l'archétype de la reconnaissance de l'hypocrisie comme un geste de reconnaissance d'un délit pour une vertu.

Dans la Bible (Deutéronome), nous pouvons lire : « Mais si tu n'obéis pas à la voix de Yahvé ton Dieu, ne gardant pas ses commandements et ses lois (...) toutes les malédictions que voici t'adviendront et t'atteindront (...) Yahvé te frappera de délire, d'aveuglement et d'égarement des sens »⁴. Traduction en hébreux (texte originel – le prototype du livre a vu le jour vers le VIII^e s. avant J.-C.) : « שׁוֹרְרִי » – agitation, folie. Traduction en grec (Septante – II^e s. avant J.-C.) : « Παράπληξία » – démence, fureur. Traduction en latin (Vulgate – IV^e s. avant J.-C.) : « amentia » – folie, déraison⁵.

Ce rapport dual envers la folie, nous accompagne de diverses manières jusqu'aujourd'hui. Maladie, châtement, don, grandeur, mais il y a également d'autres termes décrivant des comportements humains atypiques.

En soulignant la présence de la langue psychiatrique, en dehors de la psychiatrie, nous ne pouvons pas omettre de mentionner Nietzsche. Dans « Aurore » (1886), il disait : « Actuellement, on nous fait accroire toujours que dans le génie, au lieu d'un grain de sel, il y aurait du délire, tandis que tous les gens d'autrefois pensaient plutôt que partout où il y a du délire,

⁴ Deutéronome, dans : *La Bible de Jérusalem*, Desclée De Brouwer, Paris 1975, Les malédictions : 28,15-28.

⁵ J'ai reçu les informations concernant ces traductions de Michał Ziolkowski, et je l'en remercie de tout cœur.

il y a un grain de sagesse et de génie (...) À tous ces gens extraordinaires... désireux de briser le joug de telles ou autres mœurs (...) s'il n'étaient pas réellement fous, il ne resterait plus rien à faire qu'à succomber au délire ou le feindre (...) ». Et une question solide se pose à laquelle encore aujourd'hui il est difficile de trouver solution : « Comment devenir fou, si on ne l'est ni ose le feindre (...) ? » et enfin : « Ah, dieux, frappez-moi de délire pour que je croie enfin en moi ! De convulsions et fureur, de brusques ténèbres et illuminations... faites-moi hurler, geindre et ramper tel un animal, mais que je croie en moi ! Le doute m'assaillit »⁶. Cette question est importante, parce que le délire et la grandeur avoisinent et souvent, à être considérés de la perspective d'un bon sens moyen, il est difficile de faire le distinguo entre les deux. Remarquons qu'Ulysse a été le premier à feindre le délire pour des raisons pratiques, pour ne pas avoir à partir pour Troie.

Feindre la folie a ses conséquences. Cela fait naître le risque de demeurer dans la folie, de perpétuer l'état que l'on a feint auparavant.

Le motif de la folie ou bien les silhouettes du fou constituent souvent des personnages importants dans les arts et la littérature. Cependant, il est bon de se rappeler que ce sont là des figures et des personnages différents de ceux qui font l'objet de la recherche psychiatrique. J. Styczeń est probablement le seul à y attirer l'attention dans la littérature. Il dit : « La folie dans les arts et la folie dans la psychologie et la psychiatrie, ce sont deux folies différentes. En psychiatrie, elle est sans équivoque, mise à nu, documentaire, c'est un handicap, un défaut. Dans les arts, la folie est valorisée symboliquement et – partant – plurivoque, elle existe en tant qu'excès. [...] Dans les arts, la folie exprime la situation où l'on s'approche du secret⁷ ».

Il est impossible qu'on ne remarque pas que, dans la langue contemporaine, nous avons aussi affaire à de la terminologie psychiatrique. Peut-être plus dans la langue des médias que dans celle tout à fait courante, mais les termes comme : « schizophrénie », « pathologie », « paranoïa » deviennent synonymiques de « je n'aime pas », « je ne respecte pas », « je fais peu de cas », « je n'accepte pas », « je ne comprends pas ». Ce ne sont

⁶ F. Nietzsche, *Aurore : Réflexions sur les préjugés moraux*, traduction du fragment cité d'après la version polonaise de : F. Nietzsche, *Jutrzenka: myśli o przesądach moralnych*, Varsovie, MCMVII, traduit par S. Wyrzykowski, pp. 22-24 (NdT – WG).

⁷ J. Styczeń, *Szaleństwo i metoda, citation d'après Odmieńcy*, réd. M. Janion, Z. Majchrowski, Gdańsk, 1982, pp.77-78.

pas là des concepts pré-psychiatriques, mais plutôt post-psychiatriques. Puisés dans le vocabulaire psychiatrique, avec leur couche axiologique négative, sans entendement de leur sens médical.

L'utilisation des termes psychiatriques dans une acception extra-médicale revêt non seulement un caractère offensant, mais c'est aussi une sorte d'ostracisme socio-politique. Elle exclue la personne qualifiée comme « schizophrène » ou « schizoïde » de la communauté d'un dialogue rationnel, on ne discute pas avec, on ne l'écoute pas, (ne tient pas compte de ses arguments, on ne l'aide pas. Cette personne cesse d'être notre autrui), on l'élimine. On la prive de sa subjectivité et de son droit à participer à une société démocratique. On lui retire la parole. Cette privation de subjectivité, de voix, de droit à participer à un dialogue rationnel revêt de diverses formes extra-terminologiques, y compris celles criminelles.

Qu'est-ce qui change, dans la culture, avec les processus de psychotisation ? Deux étapes sont ici à distinguer : la première étape, décrite ci-dessus, revêt un caractère linguistique ; les termes relevant de la psychiatrie sont utilisés dans la culture, dans la politique, souvent non pas pour imager la réalité, mais pour diffamer des gens. La deuxième étape possède déjà un caractère manifestement biologique. Elle consiste à abuser de la pharmacothérapie, à avoir recours à des stimulants et, dans des cas extrêmes, à consommer des drogues. Cette étape biologique est mue par la volonté de gérer de façon pharmacologique son humeur, de créer des visions, par exemple LSD, ou bien de se mettre dans des états euphoriques, par exemple *extasy*. C'est là un phénomène intéressant et difficile à expliquer. D'un côté, dans notre culture, des gens ayant des expériences psychotiques sont toujours stigmatisés, de l'autre côté – la subculture de suscitation de tels états gagne toujours du terrain : celle d'une humeur hypertendue, effrénée, accompagnée souvent d'agression, de visions en couleur. Parmi de nombreuses explications de cet état, il y en a deux qui me convainquent le plus : l'hédonisation de notre culture, l'intensification du bonheur entendu comme du plaisir, la fuite des difficultés et des défis de la vie quotidienne qui ne cessent de se multiplier. Ce n'est pas un processus nouveau, mais l'échelle du phénomène s'intensifie rapidement et suscite des inquiétudes.

Je ne prétends pas que ce remplacement ne s'opère qu'à cause de la psychotisation, il existe aussi d'autres causes de l'éradication de la culture des formes traditionnelles qui constituaient un remède contre des

expériences existentielles ardues telles que le sentiment de culpabilité, l'abattement, la mort, la séparation, la maladie et toutes autres souffrances. Il y a eu confesse, on demandait pardon et on pardonnait ; il y a eu deuil et respect de la tristesse ; il y a eu temps d'écoute et de consolation ; il y a eu prière, et maintenant – comme l'a dit déjà Neil Postman : « Pour chaque conviction, coutume ou tradition de l'Ancien Monde, il existait et continue d'exister une possibilité technologique alternative. Au lieu de la prière – la pénicilline ; au lieu des racines familiales – la mobilité sociale ; au lieu de la lecture – la télévision ; au lieu des privations – une gratification immédiate ; au lieu de l'absolution – la psychothérapie »⁸. Les processus de psychotisation contribuent à cette éradication.

Cela n'existe plus ? Je dirais que c'est en voie de disparition, mais nous sommes nombreux à être accablés d'une langueur surmontée à l'aide de la psycho ou pharmacothérapie. La coutume voulait qu'après la mort d'une personne proche, on portât des vêtements sombres pendant quelques mois, qu'on n'allât pas danser ou prît part à des fêtes. Moi, après la mort de mes parents, je portais un brassard noir et ai mis longtemps à revenir au train-train quotidien. Je n'ai pas remarqué qu'on porte aujourd'hui des signes extérieurs de deuil. On l'argumente par l'intériorisation de ce sentiment. La question demeure pourtant de savoir, si l'extériorisation symbolique liquide l'expérience ou bien, au contraire, permet de la vivre pleinement, sans exposer à des réactions négatives. Il semble que ce soit l'acceptation sociale qui joue un rôle essentiel dans ce processus. Est-ce que notre proche entourage nous soutient dans la tristesse et le deuil, et celui plus distant les comprend, ou bien – notre entourage plus proche et celui plus distant – restent indifférents face à notre souffrance après la perte de nos proches. Freud n'avait aucun doute là-dessus, lorsqu'il écrivait, en analysant les différences et les ressemblances entre la mélancolie et le deuil : « Il est aussi digne d'être souligné qu'il ne nous arrive jamais de considérer le deuil comme un état pathologique, et d'en faire part au médecin en vue de recevoir un traitement, bien qu'il apporte de modifications importantes d'un comportement existentiel normal. Nous confions que – passé un certain temps – il sera surmonté, et considérons que le perturber est inopportun, voire nuisible. »⁹. Freud

⁸ N. Postman, *Technopolie*, traduction du fragment cité d'après la version polonaise de : N. Postman, *Technopol*, Warszawa, PiW, 1993, p. 68 (NdT – WG).

⁹ S. Freud, *Deuil et Mélancolie*, traduction du fragment cité d'après la version polonaise de : Z. Freud, *Żaloba i melancholia*, dans : K. Pospiszył, *Zygmunt Freud : człowiek i jego dzieło*, Ossolineum, 1991, p. 295 (NdT – WG).

était convaincu que le deuil était un travail psychique. Il utilisait même l'expression « travail du deuil ». C'est le combat entre l'objet bien-aimé – que peut être une personne, mais aussi une idée – qui n'est plus là, qui est mort, qui a perdu, mais qui demeure toujours dans le psychisme, auquel nous sommes quand même toujours attachés, qui est retenu par l'« hallucinante psychose désidérative » d'un côté, et la réalité de l'autre. Freud était persuadé que la norme, c'était la victoire de la réalité, soit la libération ou l'affaiblissement du « lien libidinal avec l'objet » psychique et la capacité d'établir de nouvelles relations. Ajoutons en même temps que Freud, d'un côté respectant les coutumes établies, de l'autre côté peut constituer l'exemple d'une première langue psychiatrique utilisée pour caractériser des phénomènes culturels, lorsqu'il parlait de la religion comme d'un « délire des masses » : « Il faut constater cependant que chacun d'entre nous se comporte, au moins dans un domaine, comme un paranoïaque qui veut réparer le fragment du monde qu'il considère insupportable à l'aide de ses désirs, et veut réaliser ce délire. La situation dans laquelle la majeure partie des gens s'efforcent de s'assurer le bonheur et de se protéger de la souffrance, en tâchant – sous l'impact du délire – de transformer la réalité, revêt ici une importance particulière. Nous devons aussi définir les religions de l'humanité comme une sorte de délire des masses. »¹⁰. Nous pouvons dire que Freud est devenu pionnier de la forme contemporaine de psychotisation de la culture.

« S'assurer le bonheur » et « se protéger de la souffrance », ces expressions littéraires de Freud cessent d'avoir le caractère d'une description littéraire, deviennent souvent la motivation des aspirations humaines. Nous ne voulons pas souffrir, nous voulons être heureux. La pression des médias et du milieu fait que le bonheur devient contrainte. Il est donc difficile d'éviter de citer Huxley : « Pourtant, je suis libre. Libre de jouir de la vie. Chacun veut être heureux. Oui – dit-il en riant – <chacun veut être heureux>. Nous commençons à le transmettre aux enfants dès l'âge de cinq ans. Mais n'aimerais-tu pas être libre d'être heureuse d'une autre manière, disons à la tienne et non pas à celle des autres ? »¹¹. Bernard de l'anti-utopie de Huxley veut être lui-même, mais il s'avère que le désir de l'unanimité, inculqué par le conditionnement, ne trouve pas facilement

¹⁰ S. Freud, *Le Malaise dans la civilisation*, traduction du fragment cité d'après la version polonaise de : Z. Freud, *Kultura jako źródło cierpień*, dans *Człowiek, religia, kultura*, KiW, 1967, p. 254 (NdT – WG).

¹¹ A. Huxley, *Le Meilleur des mondes*, traduction du fragment cité d'après la version polonaise de : A. Huxley, *Nowy wspaniały świat* (1932) 1960, Muza, p. 89 (NdT – WG).

un espace où l'on puisse être soi-même. Les mécanismes du conformisme social étudiés actuellement confirment l'imagination de Huxley. Des groupes entiers de gens, manipulés adroitement par les médias, sont capables de prôner avec conviction les mêmes absurdités et reprendre à leur compte les mêmes stéréotypes de comportement. Les psychiatres appellent « folie à deux » un tel comportement irréfléchi et acritique. Il se peut que, dans certains cas extrêmes, nous puissions attribuer à de tels comportements un caractère psychotique, mais il est facile d'abuser de cette expression face à des comportements routiniers et le conformisme des gens tout à fait normaux. Une telle aspiration absolue au bonheur n'a pas toujours été, et pas pour tous, un impératif.

J'ai entendu dire une personne déjà âgée que la plus grande souffrance est celle d'une mère qui a perdu son enfant, et que la mère non seulement peut, mais aussi a l'obligation de tristesse. Parce qu'on « le doit à l'enfant ». Arrêtons-nous sur l'expression : « on le doit à l'enfant ». La souffrance ou la tristesse s'avèrent être non seulement une sensation individuelle, mais cette sensation individuelle devient aussi une obligation à l'égard de l'autre. On le lui doit, parce qu'il a été avec nous. Aujourd'hui, non seulement on ne pense pas ainsi, mais il nous est difficile de comprendre qu'on puisse penser ainsi. Pourquoi ? Serions-nous devenus aussi différents ? L'exemple de changements des éditions successives du DSM nous montre combien différents nous sommes devenus, si la période de deuil naturel est réduite pour donner aux médecins la liberté d'intervenir tôt, d'une manière pharmacologique, dans le deuil du patient, en la reconnaissant comme un état pathologique.

La médecine et la psychiatrie ne sont pas des religions, mais des institutions appelées à former la sensibilité sociale, ou bien la sensibilité à autrui. Elles doivent être imprégnées de cette sensibilité. Pourquoi ne le sont-elles pas ? Viendrait-elle à manquer dans la culture dans laquelle elles sont immergées, qu'elles expriment et forment ?

Se vouant totalement à la protection de la médecine, de la psychiatrie et de la psychologie, nous devons aussi en voir les conséquences. Comme le dit de Barbaro : « la prise de contrôle sur les comportements humains par les services de santé, et les firmes pharmaceutiques à qui on rend le pouvoir, en est »¹². Certes, cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas profiter de savoir médical, de connaissances en matière de psychiatrie et de psychologie. Nous ne pouvons pas leur permettre seulement d'éradiquer

¹² B. de Barbaro, *Texte dactylographié...*, op. cit., p. 3.

complètement de notre vie les modes de vivre des expériences et des sensations existant dans la culture, car ce sont elles qui donnent à cette expérience sa puissance, sens et plénitude.

Pendant une des conférences consacrées à la valeur de la psychothérapie, au cours d'un entretien de couloir, un jeune homme m'a dit : « il faudrait que je tombe sur la tête pour faire traiter ma dépression moyennant une psychothérapie de longue haleine, s'il suffit que je prenne une pilule et l'effet sera le même ». Est-ce sûr que l'effet sera le même ? La facilité d'un tel jugement indique qu'on ne tient pas du tout compte des effets à long terme face aux effets immédiats. Ce qui est facile est rarement durable. Et il ne s'agit pas là seulement de la durée de l'effet, mais de la formation de la personnalité, de la construction de l'humanité ou du façonnement de la maturité, et cela n'est pas possible sans effort, sans peine. L'homme qui, moyennant effort de volonté, et peinant à comprendre des sensations psychiques inconfortables, a obtenu des effets grâce à une connaissance plus approfondie de ses problèmes et de leurs sources potentielles, devient mieux préparé à répéter une situation semblable dans l'avenir. Et la pilule, à quoi va-t-elle préparer mon jeune interlocuteur ? Tout au plus à une pilule suivante. Je n'ai pas à ajouter que la manipulation des humeurs à l'aide de préparations pharmaceutiques peut, encore que pas forcément, faire aboutir à un extrême tragique qu'est la toxicomanie. En 1984, Julia Sowa écrivait : « Il suffit de passer en revue des conceptions psychiatriques pour constater que tout le domaine de la morale est pénétré par des psychiatres – ce sont les psychiatres qui savent, s'il vaut mieux avoir ou pas une propriété quelconque. Notre vie morale devient un domaine de spécialistes, nos luttes intérieures, conflits, aspirations, échecs trouvent leur quitus et arbitrage, soi-disant scientifiques¹³ ».

trad. Wojciech Gilewski

¹³ J. Sowa, *Kulturowe założenia pojęcia normalności w psychiatrii*, PWN, 1984, p. 305.

Streszczenie

Psychotyzacja kultury

Psychotyzacja kultury to proces istniejący w kulturze europejskiej od starożytności. Obecnie obserwujemy nasilenie tego procesu. Jest to: a/ sposób interpretacji fenomenów kultury i polityki oraz manipulacji tymi fenomenami; b/ rozpowszechnienie stosowania substancji psychotropowych w celu modyfikacji stanów emocjonalnych i właściwości intelektualnych; c/ zawłaszczanie przez psychiatrię sfer psychicznych człowieka, uważanych wcześniej za naturalne. Artykuł ilustruje te zjawiska przykładami.

Zofia Rosińska, professeure émérite à l'Institut de philosophie de l'Université de Varsovie. Spécialisée en psycho-philosophie c'est à dire dans la réflexion philosophique sur des problèmes de psychologie et de psychiatrie. Elle a publié entre autres : *Kierunki współczesnej psychologii, ich geneza i rozwój* [Courants de la psychologie contemporaine, leurs genèse et déploiement] (1982, avec Czesław Matusewicz), *Jung* (1982), *Psychoanalityczne myślenie o sztuce* [Réflexions psycho-analytiques sur l'art] (1985), *Freud* (1993), *Blaustein. Koncepcja odbioru mediów* [Blaustein. Conception de la perception des médias] (2001), *Pamięć w filozofii XX wieku* [Mémoire en philosophie du XXe siècle] (réd.) (2006), *Co to jest filozofia kultury* [Qu'est-ce que la philosophie de la culture] (2006, avec Joanna Michalik), *Ruch myśli* [Mouvement de la pensée] (2012) et de nombreux articles publiés en polonais et en anglais.